Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 13 (1868)
Heft: 11

Artikel: Observations générales sur la guerre de 1866
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-347458

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

dirigée par

F. LECOMTE, colonel fédéral; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie; Jules DUMUR, capitaine fédéral du génie.

N° 11. Lausanne, le 8 Juin 1868. XIIIe Année.

SOMMAIRE. — Observations générales sur la guerre de 1866. — Connaissance et entretien des fusils se chargeant par la culasse. *(Suite.)* **— Nouvelles et chronique.**

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA GUERRE DE 1866.

Sous ce titre le second et dernier volume de l'ouvrage du colonel Lecomte sur la *Guerre de 1866,* qui vient de paraître, renferme un chapitre final, dont nous croyons devoir donner la substance à nos lecteurs, vu les intéressantes questions d'actualité qu'il soulève :

« La guerre de 1866, tranchée surtout par la bataille de Königgrätz, a ceci de remarquable qu'elle est à la fois une des plus grandes campagnes de l'histoire par ses effectifs, une des plus courtes dans sa durée, une des plus décisives de résultats, une des moins meurtrières.

Nous avons déjà dit que la bataille de Königgrätz n'est inférieure, quant au chiffre des combattants, qu'à celle de Leipsig. Si l'on y ajoute les armées agissant en même temps sur d'autres points de l'Allemagne et en Italie, les effectifs totaux dépassaient ceux de 1813.

La campagne ne dura que six semaines, du 15 juin à fin juillet, et pour l'Autriche moins encore, du 22 juin au 22 juillet. Malgré cela les conséquences immédiates, soit la transformation totale de l'Allemagne au profit de la Prusse et au détriment de l'Autriche, celle-ci devant encore céder la Vénétie à l'Italie, ne peuvent être comparés qu'aux résultats foudroyants d'Iéna ou de Waterloo.

Les pertes en personnel ne furent, à Königgrätz, que du quinzième des hommes engagés, tandis qu'elles avaient été à Iéna du sixième, à Waterloo du huitième, à Leipsig du neuvième; aux

plus cruelles batailles d'Eylau, de Borodino, de Salamanca, de Marengo, elles furent d'environ le tiers, et précédemment à Zorndorf, d'environ la moitié.

L'effet moral, cette puissance que Napoléon mettait au-dessus de toutes les autres, joua donc un rôle immense dans la campagne de 1866, et, comme il arrive toujours, son action se développa non pas en proportion mais en progression du nombre des succès obtenus et de la grandeur des masses aux prises. Au bout de quelques jours de campagne, au bout de quelques heures de bataille, il y avait en présence, d'un côté la confiance et l'élan, de l'autre le découragement et la panique. La Prusse n'eut en somme que deux revers accentués, ceux de Langensalza et de Trautenau, mais chèrement vendus et complétement vengés avant 24 heures : tous ses autres débuts furent heureux et brillants.

Ce succès tint essentiellement à trois causes, qui dominèrent toute la guerre, outre les mérites de bravoure et de quelques opérations spéciales :

La Prusse, mieux préparée que l'Autriche et ses alliés et bien secondée par l'impétuosité italienne, put prendre brusquement l'initiative des hostilités et se procurer, par une grande et soutenue rapidité, cinq à six jours d'avance sur ses adversaires, dont ceux-ci ne purent jamais se rattraper. Grâce à un bon réseau de chemins de fer, cet avantage d'un moment devint une cause de supériorité constante, et donna les profits ordinaires de l'offensive stratégique.

Ce mérite des Prussiens remonte essentiellement au gouvernement et à la haute administration, qui surent admirablement disposer toutes choses, et surtout leurs transports en chemin de fer et leurs magasins, pour une soudaine et vigoureuse entrée en campagne. Il restera cependant entaché, au point de vue du droit des gens, du trop court délai laissé aux états de Hanovre, de Hesse-Cassel et de Saxe entre l'ultimatum de guerre et l'ouverture des hostilités.

La seconde cause de supériorité des Prussiens fut le fusil à aiguille, qui, par son tir plus rapide et avec des mouvements de charge plus restreints, arriva en quelque sorte à doubler ou à tripler le nombre de l'infanterie prussienne, tout en diminuant sa surface. Des experts fort compétents disent même « qu'en face d'un ennemi armé comme l'était l'infanterie autrichienne le fusil à aiguille a multiplié par cinq les forces prussiennes [1]. » Sans aller jusque-là, nous admettrons que la supériorité du fusil à aiguille a au moins doublé le nombre des combattants du côté de la Prusse, et la chose nous semble prouvée par les statistiques des champs de bataille, par celles des ambulances, ainsi que par le dire de tous

[1] *Encore un mot sur Sadowa*, 1 brochure (Bruxelles, Muquardt 1868), par M. le prince de Joinville, page 10.

les soldats. Ce fut là aussi le sentiment de l'opinion publique dans toute l'Allemagne et dans l'Europe.

Beaucoup d'officiers d'état-major, à la vérité, de gens raisonnables, de connaisseurs à divers titres, qui se défient volontiers des élans souvent irréfléchis des masses, se moquèrent alors de la voix de l'opinion publique, et cherchèrent même à ridiculiser le nouveau héros populaire. « Aujourd'hui il est hors de doute, dit M. le prince de Joinville, avec qui nous sommes ici en parfait accord, qu'il n'y a eu nullement méprise de l'opinion dans l'importance décisive qu'elle a tout d'abord attribuée au fusil à aiguille. Il est hors de doute que ni les combinaisons de la politique, ni la direction, ni la composition des armées, n'ont influé au même degré que cette arme sur le résultat de la campagne. S'il s'est rencontré quelques officiers autrichiens pour nier ce fait, ce ne sont pas, à coup sûr, les chefs de l'armée ; ce ne peut être que ceux qui, ayant fait à côté des Prussiens la campagne du Danemark, où les fusils à aiguille avaient fait merveille, ne surent pas reconnaître alors l'urgence qu'il y avait de changer l'armement de leur infanterie. [1] » Il va sans dire que maints officiers prussiens, pour rehausser les services de leur personnel, furent de ce dernier avis ; mais cela ne saurait infirmer la valeur de faits positifs et aujourd'hui reconnus de tous. L'Europe, le monde entier, sont en train de se procurer le nouveau fusil, avec les perfectionnements qu'y avaient déjà apportés les Américains pendant cette autre expérience, moins influente sur nous, mais non moins concluante, de la guerre de sécession.

La valeur supérieure du fusil à aiguille fut encore rehaussée par le fait que, tandis que les Prussiens, qui le possédaient depuis une quinzaine d'années, avaient aussi une tactique et des règlements s'y adaptant, les Autrichiens lui opposèrent justement ce qui pouvait le mieux assurer son succès, c'est-à-dire leur récent engouement d'*offensivstoss*, de coups de collier à la baïonnette, en petites colonnes, il est vrai. Malgré une grande bravoure, une parfaite discipline et une ténacité de bons soldats, cette tactique trop systématique dut céder à la puissance nouvellement accrue des feux. Non-seulement les Autrichiens l'éprouvèrent cruellement à Podol, à Trautenau, à Skalitz, à Chlum, mais leurs alliés l'apprirent aussi à leurs dépens à Rossdorf, à Laufach, à Bischofsheim, entr'autres.

Une troisième cause de supériorité sortit de la précédente : la Prusse put mettre en ligne et maintenir constamment un nombre de combattants plus grand qu'on ne s'y était attendu. Cent et trente mille hommes de landwehr prirent part à la campagne, dont en-

[1] Brochure citée, page 12.

viron 80 mille en opérations actives, le reste en garnison dans les places.

En thèse générale, les landwehrs sont des troupes fort inférieures à celles d'armées régulières, et surtout aux régiments autrichiens. Mais, dans le cas particulier, maints landwehrs prussiens virent l'équilibre se rétablir en leur faveur par leur armement supérieur. On put en employer beaucoup en 1re ligne avec presque autant de confiance que les régiments ordinaires, et leur remettre sûrement au moins les postes de seconde ligne, pour porter en avant toute l'armée. Il en résulta que pour la bataille principale, et à bien plus forte raison pour les jours féconds qui suivirent, l'armée prussienne put être numériquement plus forte que celle de ses adversaires. Elle l'avait été déjà dans les combats partiels du début par sa prompte initiative; elle l'était constamment par le facteur du fusil à aiguille. On eut donc en somme des masses prussiennes opposées à des fractions autrichiennes, c'est-à-dire une application, par des moyens exceptionnels, mais non moins réelle, d'un des principes fondamentaux de l'art de la guerre.

Quant à la direction stratégique de la campagne, son importance est fort diminuée par les trois causes sus-indiquées. Toutefois elle vint encore renforcer la fortune des Prussiens dans deux circonstances. Une fois, dans l'action principale en Bohême, ce fut accidentellement, c'est-à-dire par les fautes de leurs adversaires; l'autre fois, en Allemagne, ce fut par leurs propres mérites, c'est-à-dire par les bonnes opérations de Vogel de Falkenstein.

Nous avons déjà dit, dans notre premier volume, ce que nous pensions de la vicieuse invasion prussienne de la Bohême sur trois lignes d'opérations à grande distance les unes des autres. Benedek avait là une occasion de reprendre à peu près l'égalité du nombre, peut-être de la dépasser, en se servant de sa position centrale et de l'admirable situation que lui offrait la Bohême pour les mouvements convenables à effectuer. Il ne sut pas le faire, ou plutôt le temps lui manqua pour cela, par suite d'une fautive concentration préalable en Moravie et de la rapide avance des Prussiens. A cet égard, on nous permettra d'étayer notre manière de voir d'un jugement de grand prix à nos yeux et qui n'en aura pas moins sans doute pour nos lecteurs. Dans une lettre particulière qu'il a daigné nous adresser à l'occasion de notre 1er volume, le Nestor de la stratégie — qui voudra bien nous pardonner de le mettre ici en scène — s'exprime entr'autres comme suit:

« Si vous avez souvenir de ce que j'ai dit sur la Bohême dans mon premier *Traité des grandes opérations* (chapitre des lignes d'opérations), vous verrez que je ne puis qu'approuver en somme vos justes observations, puisqu'elles sont conformes aux principes qui ont dicté les miennes.

« Je présente la Bohême, dans ce chapitre, comme un boulevart central, modèle de tous les échiquiers, aussi favorable à la défensive qu'à l'offensive. Si Benedek et le Conseil de Vienne avaient eu le feu sacré stratégique, ils auraient compris qu'ils n'avaient à choisir qu'entre deux partis : ou se ruer sur Berlin par la vallée de l'Elbe ; ou attendre les Prussiens vers Gitschin, pour se jeter sur l'une ou l'autre de leurs armées.

« Etait-il bien important de ne pasdécouvrir Vienne? Passe-t-on le Bas-Danube comme la Broie? (1) Les Prussiens seraient-ils allés à Vienne quand 200 mille Autrichiens et 100 milles fédérés opérant sur leur flanc auraient pu se jeter par l'Elbe sur Berlin, comme Napoléon en 1806 ? »

Benedek méconnut ces hautes et frappantes vérités ; il ne sut ni marcher sur Berlin, ni battre en détail ses trois adversaires, ni empêcher leur jonction ; partant, les Prussiens retirèrent le bénéfice de leur dangereuse combinaison.

Ordinairement ces bénéfices sont grands, quand de telles opérations ne sont pas entravées par les accidents ou par l'ennemi, car elles jouent à quitte ou double. Toute une armée arrivant sur le flanc et sur les revers d'un combattant qui se sent ou qui se croit déjà pressé vivement sur son front et sur l'autre flanc, cela ne peut manquer de produire un effet immense. Cet effet fut produit le 3 juillet après-midi, et il engendra un désordre tel que les solides attaches de l'armée autrichienne en furent ébranlées pour plusieurs jours et que la dispersion fut un moment générale.

Dans l'autre opération, en Allemagne, les adversaires de la Prusse avaient une écrasante majorité ; mais on a vu que par une rapide offensive et par d'habiles manœuvres de ligne centrale, Falkenstein avait su rétablir sinon l'égalité numérique parfaite, au moins une forte minorité, qui équivalait à l'égalité et au-delà, en tenant compte de la supériorité d'armement.

Par la même raison de l'influence dominante et constante qu'exercèrent l'initiative politique de la rupture, le fusil à aiguille, l'appui réel des landwehrs, toutes choses bien servies à temps et de longue main par une action énergique du gouvernement prussien, la part des opérations et de l'art de la guerre proprement dit, de la stratégie et de la grande tactique, se trouve considérablement réduite. Pour autant qu'on peut en juger par une guerre si courte et sur un très petit nombre de combinaisons seulement, elle a produit cependant deux généraux qui dépassent de beaucoup, à notre humble avis au moins, tous leurs collègues. Les lecteurs qui ont pris la peine de suivre notre récit comprennent

(1) Petit cours d'eau passant à Payerne, au canton de Vaud en Suisse, ville natale du général Jomini.

déjà que nous voulons parler de l'archiduc Albert et du général Falkenstein, secondés l'un et l'autre de subalternes dignes d'eux.

Le commandant de la garde prussienne, pour ses deux beaux coups de Sohr et de Chlum, les deux princes prussiens qui ont si bien mené leurs armées, ainsi que Herwarth, le chef de corps Steinmetz, les divisionnaires Franseky et Horn, le général Kuhn dans le Tyrol, nous paraissent aussi pouvoir briguer à titre à peu près égal des places de seconde ligne, de même que le ministre de la guerre prussien.

On a beaucoup vanté le général de Moltke comme chef d'état-major, et nous avouons avoir un moment cédé aussi à cet entraînement, sous l'influence de la remarquable activité de cet éminent officier, qui n'a d'égale que sa modestie. Mais après examen plus attentif des faits de la campagne, il nous a paru que les mérites de préparation remontent en majeure partie au gouvernement et au ministre de la guerre; quant aux opérations elles-mêmes, les traits essentiels qui caractèrisent un bon chef d'état-major leur font défaut. Elles réunissent à un haut degré toutes les qualités secondaires; en revanche la principale et sans laquelle celles-ci ne sont rien, le sens stratégique, manque au général de Moltke. On peut faire, il est vrai, le métier de chef-d'état-major sans cela; preuve en soit Berthier; mais à la condition d'avoir un Napoléon qui s'en charge. Or ce n'était pas le cas dans le grand état-major prussien.

Les trois ordres de supériorité de l'armée prussienne étaient tels qu'on est porté à croire que sans la médiation française les Prussiens auraient pu poursuivre beaucoup plus loin encore leurs succès, s'ils en avaient eu eux-mêmes conscience. Ils n'eussent été arrêtés sans doute que par des places fortes, où le mérite de l'infanterie diminue.

Nous n'avons pas besoin d'en déduire les enseignements qu'on peut en tirer: Tous les pays de l'Europe se sont déjà procurés des corps spéciaux de chemins de fer et de télégraphes, des fusils se chargeant par la culasse, de plus forts effectifs par des réserves, des landwehrs ou des gardes nationales mobiles. On peut dire que l'ancien équilibre est aujourd'hui complètement retrouvé, et que, comme précédemment, la victoire pourra retourner vers les opérations les plus rationnelles, secondées de la plus grande bravoure et de la meilleure instruction des troupes.

Des trois nouveautés sus-mentionnées, celle du rôle en grand des chemins de fer dans les guerres futures est bien digne de quelque attention, à l'occasion du parti qu'on a déjà tiré de ce précieux engin dans la guerre de 1866. Cette question n'a point échappé, on le sait, à l'esprit du général Jomini, dont le grand âge ne sait émousser la vigilance. Dans sa lettre publiée en automne

1866 sur la campagne de Bohême l'illustre stratège recommande spécialement à l'étude des généraux et des écrivains militaires la question de l'influence que les voies ferrées pourront exercer sur la direction générale des opérations de la guerre, en un mot sur la stratégie. Sous ce rapport une lacune existe aujourd'hui, suivant l'honorable général, dans la théorie de l'art de la guerre, lacune qu'il se serait fait un devoir de remplir en ajoutant un supplément au *Précis*, publié depuis trente ans, si sa tête de quasi-nonagénaire et de cruelles infirmités le lui permettaient.

La question soulevée est sans contredit importante ; nous nous étions tout d'abord proposé de chercher, pour notre part, à y répondre de notre mieux.

Toutefois il nous a paru nécessaire d'attendre pour cela les données statistiques plus exactes et détaillées qui seront publiées sans doute par les divers états-majors spéciaux de la guerre de 1866 sur cette portion intéressante de leurs opérations. Toute la partie technique, en effet, est encore à connaître. Or c'est elle qui doit servir d'introduction et de base à la partie stratégique d'un tel travail. Elle doit nous dire au juste combien il faut de temps à telles ou telles lignes, avec un matériel donné, pour transporter d'un point déterminé à un autre un chiffre x de troupes et de matériel ; combien pour établir ou détruire un rayon de x mètres par un atelier de y ouvriers etc. Sans cela les raisonnements sur la matière et les conclusions qu'on en voudrait tirer risqueraient d'être fort hasardeux.

Ce qu'on sait déjà c'est que les Prussiens furent grandement facilités dans leurs débuts par le vaste réseau allemand, qui est du reste un produit de la prospérité industrielle du pays et non de leurs combinaisons stratégiques. On sait qu'il leur fallut 22 jours, avec quatre lignes principales de concentration, pour avoir sous la main, à la frontière austro-saxonne, une masse de 197 mille hommes, 55 mille chevaux et 3200 voitures ; ce qui ne nous semble pas si merveilleux qu'on a voulu le dire. On sait aussi que les Autrichiens mirent une douzaine de jours à transporter de Vérone sur le Danube, deux corps d'armée par deux différentes voies, dont l'une avec solution de continuité, et, dans le retour sur l'Italie, 4 à 5 jours pour un corps d'armée. On sait encore que l'Autriche, lorsqu'elle se vit pressée par l'offensive prussienne, et qu'elle voulut enfin se hâter de transférer ses masses de Moravie et du Danube en Bohême, souffrit grandement du manque de suffisants réseaux et du fait que les deux chemins sur Prague étaient à simple voie.

De ces données générales et de celles vulgaires sur les chemins de fer, on pourrait peut-être essayer dors et déjà de poser approximativement quelques jalons indicateurs aux études que comporte

le sujet, et, sous toute réserve de lumières plus complètes de l'expérience, nous mentionnerions entr'autres les points suivants :

1° La rapidité des grands transports dépend moins de la longueur des lignes à parcourir que du matériel roulant qu'on peut y employer.

2° La prompte utilisation du matériel dépendra surtout du nombre de doubles et triples voies qu'on aura à disposition pour le retour des véhicules vides, tandis qu'avec une seule voie souvent on sera presque aussi vite à pied.

3° Si l'on n'a qu'une seule voie et un nombreux matériel il faut avoir soin d'établir des stations provisoires d'évitement en aussi grand nombre que possible.

4° Les embarquements et débarquements, sauf en certains cas pour les seuls hommes d'infanterie, étant une cause considérable de retard, il sera important d'y parer en établissant sur les petites solutions de continuité des embranchements et des rayons de ceinture, afin d'avoir des lignes continues.

5. S'il pouvait être aussi question d'améliorer les réseaux existants, ou si l'on devait prendre des positions et des dislocations d'après les réseaux établis, il faut se rappeler que, comme pour les bonnes routes ordinaires, mais à un plus haut degré encore, il sera avantageux d'avoir une perpendiculaire à son propre front en arrière du centre, plutôt que sur une des ailes ; il sera désavantageux de former un front en arrière et à proximité d'une transversale, vu que celle-ci pourrait constituer un bénéfice de mobilité aux adversaires ; qu'en somme il sera profitable, dès qu'on sera en présence de l'ennemi, d'avoir autant de voies ferrées derrière soi que peu devant soi, et qu'il faut se procurer ce double avantage à la fois par des marches et des dislocations bien entendues, à la fois en construisant et en réparant derrière soi, tout en détruisant en avant. Des sections techniques, sur le modèle des corps américains et prussiens, rempliront le premier office ; de hardis partisans de cavalerie et d'infanterie, comme les Américains en ont tant produits, mais les Allemands aucun dans les dernières guerres, rempliront le second.

6. Hors de la présence de l'ennemi, avant une opération offensive ou une entrée en campagne, il sera bon au contraire, la distance comptée en chemin de fer n'étant plus qu'un facteur secondaire, d'avoir un certain nombre de voies devant soi, pour mieux dérouter les prévisions des états-majors ennemis, pour ne choisir qu'au dernier moment la meilleure zone de concentration et pour faire concourir à cette prompte concentration les voies des autres zones, laissées libres. Il sera avantageux de tenir ses masses d'observation à proximité d'un grand carrefour et pas trop près de la frontière. Ainsi pour la France les environs de Paris constitueraient

la meilleure position d'attente pour le gros d'une armée à faire agir sur la frontière de l'est.

Tels sont, à notre avis, les points principaux qu'il y aurait à étudier et à développer; et en tout cela les difficultés matérielles ne nous semblent pas beaucoup plus difficiles à surmonter que celles des services habituels ou exceptionnels de chemins de fer en temps de grandes foules ou pour les trains internationaux. Par peu que des commissions spéciales d'officiers d'état-major, d'intendance, du train, d'ingénieurs et de fonctionnaires de chemins de fer veuillent bien y mettre la main d'avance, nous ne doutons pas que, surtout de la part des états possédant de grands réseaux et de grands centres, où l'on est déjà rompu à toutes les exigences, ce service, presque autant civil que militaire, ne devienne promptement un de ceux qui marchera le mieux.

La question des nouvelles armes, liée à celle de l'augmentation démesurée des effectifs, soulève maints autres problèmes plus vastes et plus complexes encore, que nous n'aurons certes pas la prétention de trancher en un fragment de chapitre. Nous nous bornerons à une simple orientation.

(A suivre.)

CONNAISSANCE ET ENTRETIEN DES FUSILS SE CHARGEANT PAR LA CULASSE [1].

(Suite.)

Monture. — 1° Le *fût*; on y remarque : Le logement du canon et de la boîte de culasse, — le canal de la baguette, — les entailles pour les ressorts, — le logement de la bascule, — la partie antérieure de l'encastrement de la platine, — le trou pour la vis-crochet de platine, — l'encastrement de la rosette.

2° La *poignée.* — La partie postérieure de l'encastrement de la platine, — le logement de l'écusson, — la fente pour la détente.

3° La *crosse.* — Le busc, — l'encastrement de la plaque de couche, — les trous des vis à bois de l'écusson et de la plaque de couche.

Garnitures. — 1° L'*anneau du haut* (embouchoir). — L'entonnoir, — le trou pour le pivot du ressort.

2° L'*anneau du milieu* (grenadière). — Les rosettes, — le battant, — la vis et son écrou.

3° L'*anneau du bas* (capucine). — Les rosettes, — la vis et son écrou.

4° La *bascule.* — Le corps, avec le logement du crochet, — la queue avec les trous pour les vis.

[1] Instruction officielle du Département militaire fédéral du 26 février 1868.